

La vie de primo-arrivants à Sète

Une enquête de "microsociologie" auprès des membres d'une communauté marocaine logée sur une presqu'île de l'étang de Thau, en lisière de la ville de Sète (Hérault). Attirés là pour fournir une main-d'œuvre à l'activité portuaire, les ouvriers et leurs femmes entretiennent un mode de vie proche de celui qu'ils connaissaient avant de quitter leur Maroc rural. Là-bas, ils ont bâti une maison pour leur retraite. Mais ici, ils souhaitent voir leurs enfants réussir leurs études et s'intégrer.

Si l'immigration marocaine dans le Languedoc-Roussillon est récente (289 personnes en 1962), elle constitue actuellement la communauté étrangère la plus importante (43 437), devançant largement celle des Espagnols (23 617) et des Algériens (14 261). Presque la moitié des Marocains résident dans l'Hérault (20 370) et 903 d'entre eux vivent à Sète, ville qui compte 39 579 habitants⁽¹⁾. En effet, les patrons désirant de la main-d'œuvre non qualifiée allèrent dans un premier temps en recruter au Maroc, pays d'émigration proche, et ensuite ils demandèrent à leurs ouvriers de faire venir des parents ou des hommes qu'ils connaissaient en fonction de leurs besoins. C'est ainsi que s'est formée cette concentration dont le nombre a augmenté lorsque le regroupement familial a été instauré après 1974.

La ville de Sète a été créée *ex nihilo* en 1666, à la fois pour remplacer le port d'Aigues-Mortes qui s'était ensablé et pour servir de débouché au Canal du Midi. Sa population a été constituée par des vagues successives d'immigrants venus de régions proches, puis plus lointaines, comme l'Italie et la Catalogne, et qui peu à peu se sont fondus dans la masse et sont devenus français. Des années soixante à nos jours, les capacités portuaires ont été développées, notamment pour les navires de gros tonnage, tant pour le commerce que pour la pêche, cette dernière ayant pris de l'ampleur après l'arrivée de rapatriés d'Algérie en 1962. Ces travaux demandaient une main-d'œuvre non qualifiée, c'est alors qu'il a été fait appel à des Marocains.

Afin de loger ces nouveaux venus il a été décidé, dans les années soixante-dix, de créer un nouveau quartier, l'Île de Thau, en remblayant des hauts-fonds de l'étang du même nom. Il n'est relié au "continent" que par deux ponts, d'où sa dénomination. Un grand nombre de familles marocaines qui habitaient dans des appartements plus ou moins insalubres au centre-ville sont venues s'y installer, dans des logements HLM. Ils sont environ quatre cents, selon l'imam du quartier. Il s'agit donc de primo-arrivants. Dans ces familles, les pères sont ouvriers dans le bâtiment et les mères restent au foyer. Elles forment une communauté importante, et il a paru intéressant de les étudier pour savoir si cette concentration a exercé et exerce une influence sur leur adaptation à la vie en France.

par **Nicole Laurent**,
doctorante
en anthropologie,
Aix-en-Provence

1)- Chiffres Insee,
d'après le recensement
de 1999.



Ces familles, issues d'un milieu rural, sont principalement originaires de deux régions du Maroc : Er-Rachideya, située à cinq cents kilomètres à l'est de Marrakech, et le Rif, au Nord. Les premières sont arabophones et les secondes souvent berbérophones. Les deux groupes ont parfois des

relations assez lâches, sans doute à cause de la barrière de la langue. En effet, les femmes berbérophones n'ont pas la plupart du temps été scolarisées, et donc ne connaissent pas l'arabe et peu d'entre elles essaient d'apprendre le français. L'effort nécessaire serait trop grand pour ces femmes analphabètes. Mais les fêtes

C'est dans le cadre de l'appartement que la mère transmet à ses filles les savoirs traditionnels et les coutumes du pays, ses recettes et sa gestuelle.

et la salle de prière les regroupent au sein de la même communauté. En outre, à ces occasions, les Algériens du quartier se joignent à eux. La communauté est donc soudée à la fois par la religion et par les coutumes.

À la différence des sociologues qui se penchent plutôt sur une tranche d'âge et qui travaillent sur une large échelle, j'ai privilégié une approche que François Laplantine qualifie de "microsociologique"⁽²⁾, centrée sur l'étude du quotidien d'un groupe restreint, dans ses moindres détails. L'enquête de terrain a donc été primordiale et le résultat comprend une large part ethnographique, nécessaire pour décrire le mode de vie de ces populations, tout en le comparant avec ce qui m'a été dit concernant ce qu'il est actuellement au Maroc, afin de pouvoir évaluer son évolution. Pour ce faire, il fallait entrer au sein de quelques familles. Les mères, gardiennes du foyer, ont semblé les meilleures "sources" pour pénétrer dans l'intimité des appartements et rencontrer en outre, mais rarement, les pères et les enfants, ceux-ci n'étant cependant jamais seuls. C'est donc un point de vue essentiellement féminin que j'ai recueilli. C'est aussi par des associations qui donnent des cours d'alphabétisation dans le quartier que j'ai pu rencontrer des Marocaines et leur expliquer l'objet de mes recherches. L'enquête a eu lieu entre le début de 1998 et le début de 2001. Grâce à elles, il m'a été permis de participer non seulement à des événements familiaux, mais aussi à des célébrations de fêtes auxquelles prennent part beaucoup de femmes du quartier, ce qui m'a donné la possibilité d'élargir le cercle des interlocutrices.

2)- *L'anthropologie*, Seghers, Paris, 1987, p. 151.

Le foyer, un espace jalousement préservé

L'appartement est le centre de la vie familiale. Si le père le quitte pour aller au travail, les enfants pour se rendre dans des établissements scolaires, la mère, mais moins souvent, pour aller au marché, chez un ami ou à une fête, chacun y revient comme dans un havre. En effet, cet espace privé est agencé et décoré comme il le serait au Maroc. La salle de séjour, dont les divans qui longent les murs et de nombreux objets décoratifs et religieux viennent du pays, réunit la famille pour les repas

et devant le téléviseur. Tous s'y conduisent conformément aux traditions : manger une nourriture licite, souvent marocaine mais parfois composite, accompagnée du pain fait à la maison ; enlever ses chaussures... Il est à noter qu'au Maroc aussi, la nourriture évolue sous l'influence des médias, notamment de la télévision. Ils présentent des recettes internationales et font de la publicité pour des ingrédients inconnus jusqu'alors par ces familles rurales. C'est dans cette pièce également que sont reçus les visiteurs et, quand cela s'avère nécessaire, la séparation des sexes est respectée : si la femme reçoit ses amies, ni le mari ni les aînés des fils n'y pénètrent et si l'époux a invité, par exemple, l'imam à déjeuner, l'épouse et les filles restent à la cuisine et c'est un fils qui fait le service.

C'est dans le cadre de l'appartement que la mère transmet les savoirs traditionnels (cuisine, fabrication du pain et des pâtisseries, ménage à grande eau, gestuelle...) et les coutumes du pays à ses filles. L'arabe dialectal ou le berbère prédomine, sauf quand les enfants parlent entre eux. Les rares personnes qui y pénètrent sont des amis ou des voisins marocains. C'est un espace privé jalousement préservé qui constitue un lien très fort avec le pays d'origine, où la plupart des familles se rendent chaque été dans la maison construite.

Les mères de familles portent des vêtements traditionnels : des robes larges et longues cachées par des djellabas à l'extérieur. Elles se couvrent les cheveux – même à la maison – d'un carré de tissu blanc noué sur la nuque. Elles mettent en outre un foulard de couleur attaché sous le menton pour sortir. Dans les familles où je suis allée, les filles sortent tête nue, mais les plus grandes, quand elles aident leur mère à la maison, cachent parfois leur chevelure par un morceau de tissu pour la protéger. Leurs mères disent qu'elles ne porteront le foulard qu'après leur mariage, si leur mari l'exige. En attendant, leurs allées et venues sont étroitement surveillées car l'honneur de la famille est en jeu. Leur virginité doit absolument être préservée. Quant aux hommes, je les ai toujours vus vêtus à l'euro-péenne, à part l'imam du quartier et quelques vieux dans la rue au moment des fêtes.

La plupart des enfants ont des résultats scolaires assez satisfaisants. Les bulletins sont épluchés par les parents qui estiment qu'un diplôme est indispensable, pour les filles comme pour les garçons. En effet, ce diplôme est la rai-

“Les babouches”, Rabat.



son pour laquelle ils sont venus en France. C'est un brevet de technicien supérieur qui est soit préparé, soit prévu, car un long cursus universitaire ne peut être envisagé pour des raisons financières.

Les contacts sont fréquents avec les autres membres de la famille élargie ou avec des personnes du même village d'origine qui habitent dans le quartier. En effet, comme nous l'avons mentionné, c'est par relations que s'est formée cette communauté. Elles sont tissées essentiellement avec des Marocains, même si aucune hostilité n'existe vis-à-vis des autres résidents.

Grâce à la télévision, tous sont plus ou moins au courant de l'actualité, mais ils sont coupés de la vie sétoise. La localisation excentrée de l'Île de Thau pourrait en être une des causes. Si certaines courses sont faites "en ville" ou à Montpellier avec les maris, la nourriture est achetée dans la grande surface proche et sur le marché du quartier qui se tient le lundi matin. C'est un lieu de convivialité pour ces femmes qui y échangent les dernières nouvelles. De nombreux vendeurs étant maghrébins, elles ne sont pas trop dépayées. Un petit centre commercial, auquel s'ajoutent un cabinet médical, et différents services, a été construit, mais les produits y sont plus onéreux et les mères de familles ne s'y sentent pas à l'aise ; elles préfèrent y envoyer leurs enfants quand il manque quelque chose.

De nombreuses fêtes religieuses et communautaires

Il existe une salle de prière dans le quartier qui est administrée par un imam marocain, originaire de la région d'Er-Rachideya, dans le cadre d'une association de loi de 1901. Il dirige les prières, prononce le prône le vendredi et aux fêtes et donne des cours de religion aux enfants, spécialement aux garçons. Les familles rencontrées sont toutes pratiquantes et, si les parents font régulièrement les prières, les enfants s'en dispensent souvent, mais tous observent le jeûne du Ramadan dès l'adolescence. L'ambiance spéciale qui règne à la maison durant cette période les y incite et une surveillance réciproque est exercée parmi ces Maghrébins. Un certain retour à la religion des adultes est perceptible : ainsi une femme m'a dit avoir choisi de porter le foulard depuis peu ; un homme a arrêté de fumer parce qu'il pense que cela est *harâm*⁽³⁾ et l'imam se félicite de l'augmentation de la fréquentation de la mosquée. D'ailleurs une plus grande salle a été allouée par la municipalité début 2001. Cependant, durant leurs séjours au Maroc, certaines personnes vont sur les tombeaux des saints pour y sacrifier un poulet ou consultent des guérisseurs et des voyantes, ce qui est plus ou moins condamné par l'islam orthodoxe. Les croyances populaires restent vivaces. L'espace public semble appréhendé avec crainte et méfiance par ces primo-arrivants car il heurte leurs traditions.

3)- Sacré, saint et, par extension, interdit, illicite, contraire à la religion.

L'appartement devient un refuge, la religion une sauvegarde devant les mœurs européennes qui leur semblent plus ou moins dissolues.

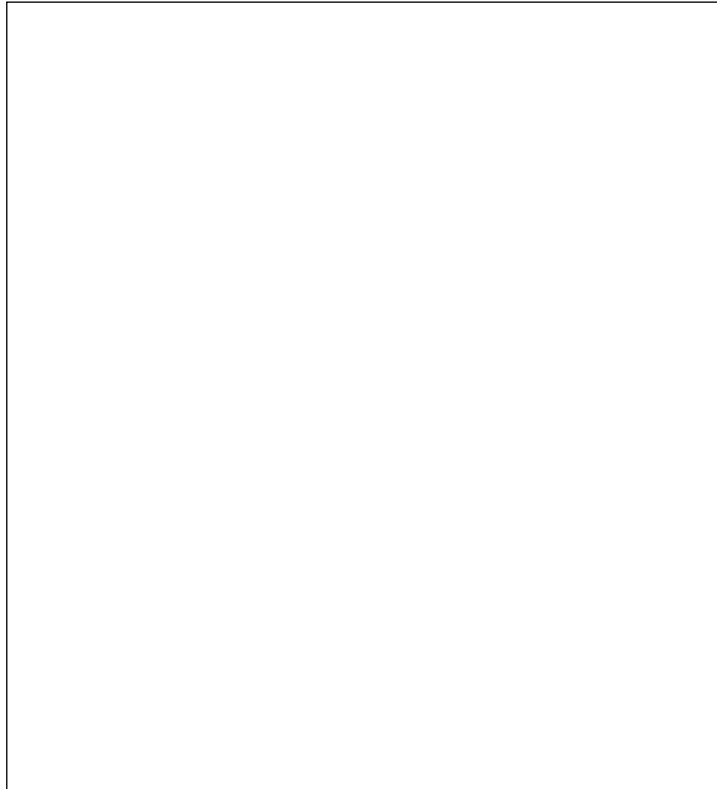
Les fêtes font presque partie de la vie quotidienne car elles sont nombreuses tout au long de l'année. En effet, outre les différentes fêtes religieuses, celles marquant les étapes de la vie sont célébrées avec faste par de grands groupes de personnes et leur préparation collective par les femmes interfère dans la vie de tous les jours. À certaines périodes de l'année (printemps et automne), il y en a une presque chaque semaine.

Les fêtes religieuses sont toutes célébrées, mais à des degrés divers. Ainsi, aucune festivité n'a lieu le premier jour de l'Hégire alors que l'on se souhaite une bonne année le premier janvier... Le dixième jour du premier mois de ce calendrier, 'Achoura⁽⁴⁾, n'est marqué que par l'aspersion d'eau, porteuse de *baraka* (chance) et par un repas spécial comportant obligatoirement de la viande qui, pour certains, est un morceau salé et séché ou maintenant congelé du mouton égorgé lors de la grande fête qui a lieu un mois auparavant. Cette coutume constitue un lien entre les deux années. Le Mulud, anniversaire de la naissance du Prophète, n'est célébré que par un repas un peu plus soigné que d'habitude. Il semble qu'il en aille de même au Maroc. Cette dernière fête est comparée à Noël. La célébration de la naissance du Christ n'est pas illicite puisqu'il est mentionné à plusieurs reprises dans le Coran, l'Islam le considérant comme un prophète à l'instar de Moïse ou d'Abraham. Le 25 décembre, les enfants reçoivent donc des cadeaux, comme leurs camarades d'école. Il m'a été dit que cela se fait également au Maroc dans toutes les classes sociales.

4)- Mot formé sur '*achara*, qui signifie dix.

Comme nous l'avons vu, le jeûne du Ramadan est observé dans toutes les familles fréquentées, même par les personnes qui ne font jamais leurs prières. Des commerçants maghrébins distribuent des calendriers qui indiquent les horaires des prières et de la rupture du jeûne selon la mosquée de Paris. Quand j'ai assisté à un de ces repas, le père était sorti un peu auparavant pour aller à la salle de prière avec quelques dattes dans sa poche afin de les manger sur le chemin du retour. À son arrivée à la maison, toute la famille était autour de la table. La collation a commencé, après la récitation par le père de la *fatîha*, phrase liminaire du Coran, par la consommation de dattes, symboles de prospérité et de douceur. Ce fruit est bénéfique selon le livre sacré. Puis nous avons mangé de la *harira*, soupe à base de viande hachée, de tomates de pois chiches et d'épices, des œufs durs, du pain marocain cuit avec une farce à base de viande hachée. Comme boissons, de l'eau puis du café au lait. Personne n'a beaucoup mangé. En effet, le *tajine* qui mijotait à mon arrivée et les fruits seront servis vers 21 heures. Ce sera le repas principal. Une légère collation est prise avant l'aube. Les enfants commencent de jeûner un ou deux jours durant les congés scolaires depuis l'âge de dix ans environ. Puis le

nombre de jour augmente chaque année et, vers quinze ans, ils le font en entier. Ils ont l'impression d'être entrés dans le monde des adultes. C'est la fin d'un rite de passage. Cette observance qui est un des cinq piliers de l'islam, semble être devenue un marqueur identitaire. Le 27 de ce mois de jeûne, les adultes vont à la salle de prière pour la Nuit du destin, afin d'y prier – le Coran doit être lu en entier – et d'y partager à l'aube un repas apporté par les femmes.



**“La circoncision
de mon cousin Réda”,
Rabat.**

Le Ramadan se termine par l'Aïd el-seghir, la “Petite Fête musulmane”, qui dure trois jours. Le premier jour, en France, les maris essaient de prendre congé et les enfants ne vont pas à l'école. Les deux suivants sont consacrés aux échanges de visites par les femmes. C'est la fête des gâteaux. Leur préparation commence deux semaines à l'avance. Ce sont des pâtisseries traditionnelles dans la confection desquelles entrent du miel, symbole de douceur, donc de bonnes relations avec les gens qui en consomment et des fruits secs qui apportent la *baraka*. Ils sont exposés ostensiblement dans la salle de séjour pour être offerts aux visiteurs avec le thé à la menthe. Leur quantité et leur variété montrent la générosité et le statut de la famille. Les enfants, vêtus de neuf, font, comme pour les autres fêtes, le tour des familles musulmanes pour souhaiter “bonne fête” ; ils reçoivent des friandises ou de l'argent.

Soixante-dix jours plus tard, c'est la "Grande Fête musulmane", l'Aïd el-kébir, appelée aussi "la fête du mouton" car c'est à cette occasion qu'est commémoré le sacrifice d'Abraham. Cette mise à mort est un des rites du pèlerinage à La Mecque qui a lieu à cette date. Elle matérialise l'unité de la *'umma*, la communauté des croyants qui procède ainsi dans tous les pays. Elle dure également trois jours.

Deux fêtes d'origine berbère

En France, les animaux de boucherie doivent être tués dans les abattoirs selon des règles d'hygiène très strictes, sous surveillance des services vétérinaires. Dans l'Hérault, il n'existe qu'un seul abattoir, à Pézenas. L'abattage rituel y est pratiqué par des sacrificateurs qui reçoivent une autorisation du recteur de la Mosquée de Paris. Mais, selon son directeur, seuls deux mille moutons peuvent être abattus pour cette fête car cela doit être fait entre neuf heures et midi le premier jour. Des arrêtés préfectoraux permettent donc d'organiser à cette occasion des sites de sacrifice dans certaines fermes. Le 16 mai 2000, j'ai accompagné une famille dans un de ces lieux et il m'a été possible d'observer les différentes phases de l'opération : le mouton est posé sur une palette, la tête dans la direction de La Mecque ; le cou de l'animal est tranché d'un coup sec par le sacrificateur qui doit être en état de pureté et qui récite la *fatîha*, phrase liminaire du Coran. Puis la peau, gonflée à l'aide d'une pompe, est décollée ; la bête est alors suspendue, le ventre est ouvert, les viscères et les abats sont enlevés ; ils sont lavés et les poils de la tête et des pattes sont brûlés au chalumeau. Enfin, la carcasse est emmenée à la maison dans un grand sac poubelle en plastique. Dans des familles d'origine rurale le père sait comment tuer l'animal, mais les fils ne semblent pas vouloir prendre la relève. D'ailleurs, dans ce champ aménagé, deux bouchers, portant un grand tablier, opéraient pour ceux qui ne savaient pas le faire. Le foie est consommé le premier jour par la famille. Une partie de l'animal est donnée à des amis ou à des personnes qui n'ont pas pu tuer de mouton.

Deux fêtes d'origine berbère ont été mentionnées. En-nâyer, le 12 ou le 13 janvier, est célébrée par un repas spécial par toutes les familles, arabophones et berbérophones, marocaines et algériennes ; le plus souvent, il s'agit d'un plat comportant sept "légumes" qui symbolisent ce que l'on souhaite pouvoir manger toute l'année. En effet, elle correspond au début de l'année julienne qui prévalait en Afrique du Nord avant l'Islam. El-Ansâra a lieu au solstice d'été, mais elle semble tomber en désuétude, même au Maroc car les renseignements reçus sont vagues et parfois contradictoires.

Les différentes étapes de la vie sont ponctuées par les célébrations qui impliquent un grand nombre de personnes. À Sète, tous les accouchements ont lieu à l'hôpital. À la maison, le père tue un poulet dont le

bouillon, très épicé, est porté à la parturiente ainsi que toute la nourriture durant son séjour. La naissance d'un garçon est ponctuée par trois youyous ; rien pour la fille. Mais le bébé ne sera intégré à la famille et à la communauté des croyants qu'au moment de la dation du nom qui est appelée "baptême", en français, ici et au Maroc. Pour ce faire, un mouton est alors sacrifié soit par le père, soit par l'imam qui, après la *fatîha*, prononce le nom de l'enfant, puis "fils de..." ou "fille de..." suivi du nom du père. C'est donc par lui que se fait l'intégration dans la *'umma*, la communauté des croyants. Cela doit avoir lieu le septième jour après la naissance, ou, à défaut, le quatorzième ou le vingt et unième jour, des multiples de sept. En effet, ce rite est appelé *sebh*, formé sur *sbâh* qui signifie sept. L'animal n'est pas toujours consommé par la famille. Une fête sera organisée quand la mère sera rétablie et que l'argent nécessaire aura été rassemblé.

Des mariages toujours "négociés" par les mères

La circoncision est, de préférence, effectuée au Maroc durant les séjours estivaux pour que la famille participe à la fête. Sinon, elle est pratiquée à l'hôpital par un médecin soit marocain, soit juif. Elle est remboursée par la Sécurité sociale. L'enfant est hospitalisé la veille au soir à cause de l'anesthésie. Il est habillé d'une djellaba et de babouches blanches et d'un tarbouche vert, couleur de l'islam. La mère lui a mis du henné mélangé avec de l'eau et du sel ("cela protège du diable") sur la paume des mains et sous les pieds. L'opération sera suivie, à plus ou moins long terme, par une célébration à laquelle seront conviées de nombreuses personnes du quartier.

Dans les familles rencontrées, les mères n'envisagent les mariages de leurs enfants qu'avec des Marocains, nés en France ou au pays. Ce sont elles qui choisiront les époux et qui "négocieront" et il semble qu'il serait difficile que ce choix soit contesté. L'union n'est cependant envisagée qu'après les études pour les filles et, pour les garçons, après l'obtention d'une situation stable. En ce qui concerne les célébrations, les coutumes sont respectées, bien que légèrement adaptées à la France. Une salle est louée à la municipalité pour trois jours. Le premier soir a lieu "la nuit du henné". Seules des femmes doivent être présentes. Une jeune femme, qui vient de Montpellier, fait des dessins sur les mains et sur les pieds de la fiancée pour lui donner la *baraka*. Le second jour est divisé en deux parties : l'après-midi pour les femmes qui dansent et chantent et le soir pour les hommes qui, paraît-il, écoutent le Coran. Évidemment, je n'ai pu assister qu'à la première partie. La séparation des sexes se fait donc dans le temps et non dans l'espace. La mariée revêt plusieurs tenues louées par l'habilleuse ; j'en ai vu cinq, mais cela peut aller jusqu'à sept. Elle reste assise, hiératique, sur un siège surélevé et décoré, elle ne bouge que pour aller se changer puis elle est

promenée à travers la salle sur un palanquin, accompagnée par des youyous et de la musique. Elle semble coupée de la réalité. D'ailleurs, le terme arabe pour la mariée est *'arusa*, qui signifie aussi poupée. Ce soir-là, l'union est consommée au domicile des parents du marié pour symboliser la virilocalité⁽⁵⁾ du couple. La belle-mère accueille la jeune femme en lui offrant du lait et des dattes. En effet, *“le lait et les dattes avec lesquels le Prophète rompa le jeûne du Ramadan sont toujours recherchés pour le même usage, et également utilisés dans les rites d'hospitalité”*⁽⁶⁾. Le troisième jour, le drap taché est montré aux femmes proches. À chaque étape, un repas est servi.

Les familles dépensent beaucoup d'argent pour ces fêtes, car un grand nombre de personnes y participe⁽⁷⁾. Les femmes ont alors l'occasion de porter des robes très chatoyantes et d'exhiber leurs bijoux en or. Leur exubérance et leurs danses constituent une rupture dans leur vie quotidienne et elles semblent apprécier cette liberté gestuelle à l'abri du regard des hommes. Ce sont elles également qui apportent et reçoivent les cadeaux. Les noms des donatrices sont écrits sur les paquets afin de pouvoir “rendre” au moins l'équivalent à la prochaine occasion. Ces dons et contre-dons soudent leur cohésion et, en conséquence, celle des familles et celle du groupe tout entier. Elles agissent en France comme elles le feraient dans leur village d'origine.

Le décès est marqué par un repas funéraire qui exprime la solidarité autour de la famille éprouvée. Le sacrifice d'un animal n'est pas nécessaire. Même pendant les visites de condoléances ultérieures, il est offert aux visiteuses diverses boissons (thé, sodas, jus de fruits) accompagnées de fruits secs et/ou de gâteaux achetés. Le corps du défunt est toujours transporté au Maroc où un second repas a lieu. Une assurance est le plus souvent contractée à cet effet. S'il n'y en a pas, de l'argent est collecté parmi les membres de la communauté.

L'acculturation concerne surtout les enfants

La cohésion est donc très grande entre les membres de ce groupe, mais elle génère une certaine surveillance réciproque. Sortir de la norme attirait sur sa famille l'opprobre de milieu de primo-arrivants d'origine rurale. Cette concentration provoque en effet un repli sur la communauté et freine l'intégration. Cependant, si ces familles étaient isolées, d'autres difficultés se présenteraient, notamment pour les mères qui ont, avant leur arrivée en France, toujours vécu au sein de familles élargies. Elles n'auraient pas pu supporter la solitude, le monde extérieur leur étant étranger à cause de la barrière de la langue et de la transplantation dans un milieu urbain. La présence d'autres membres de leur famille ou d'amis dans le

Lors des fêtes, l'exubérance et les danses des femmes constituent une rupture dans leur vie quotidienne, et elles semblent apprécier cette liberté gestuelle à l'abri du regard des hommes.

5)- *“Résidence du nouveau couple déterminée par la résidence du mari”*, d'après Le Grand Robert de la langue française, éd. 2001.

6)- Catherine Pont-Humbert, *Dictionnaire des symboles, des rites et des croyances*, Lattès, Paris, 1995, p. 41.

7)- Camille Lacoste-Dujardin, *Des mères contre les femmes*, La Découverte, Paris, 1985.

même quartier les a rassurées et aidées au début de leur séjour. Puis, peu à peu, elles se sont plus ou moins accoutumées à l'espace public, souvent grâce à leurs enfants scolarisés ; certaines ont appris le français ; leur mode de pensée a évolué à travers cette découverte. La transition a été douce. Elles ont créé dans le quartier une enclave qui leur est familière. Elles ne cherchent pas à s'intégrer davantage puisqu'elles envisagent un retour au Maroc à la retraite de leurs époux.

Les maris semblent s'être adaptés au monde du travail. Ils parlent assez bien le français dont ils ont appris les bases à l'école primaire durant leur enfance et qu'ils pratiquent dans leur métier. Mais, comme pour leurs épouses, leur séjour en France n'est qu'une période de "transit" qui permet à leurs enfants d'être scolarisés et d'envisager un avenir professionnel. Leur "exil" n'est que temporaire.

Quant aux enfants, à cause de leurs études, de leur fréquentation de personnes différentes, de leur connaissance du monde extérieur, ils ne calqueront vraisemblablement pas leurs vies sur celles de leurs parents. Dans le cocon familial, ils se comportent conformément aux traditions, mais leurs centres d'intérêts sont diversifiés. Par leur activité professionnelle ou par leur mariage, ils vont peut-être quitter le quartier et son influence. Même si leurs retours annuels au Maroc resserrent leurs liens avec leur culture d'origine et leur famille restée au pays, en aucun cas ils n'y envisagent leur avenir. Leur problème est qu'ils sont entre deux mondes. Cette dichotomie les perturbe et peut provoquer des déviations si le groupe familial manque de cohésion. Ils savent qu'ils devront affronter de nombreuses difficultés pour être vraiment intégrés dans le pays où ils choisissent de vivre et qui n'est pas toujours très accueillant.

L'acculturation varie donc selon les générations. Les parents, qui prévoient leur retour au pays, conservent leurs coutumes et, ainsi, ne souffrent pas trop de cet éloignement. Cependant leur nouvelle vie leur a apporté une ouverture d'esprit qui a transformé leur mode de pensée et celui-ci exerce une influence certaine sur les autres membres de la famille restés au pays. Les enfants respectent les coutumes au sein de la famille et dans le quartier, mais quand ils seront adultes, ils devront les adapter au quotidien d'une vie professionnelle, ce qui sera plus difficile pour les filles que pour les garçons puisque ce seront elles qui géreront, en outre, la cellule familiale, sanctuaire des traditions. ◀



Marie Cegarra, "Du bled au terroir : les mineurs marocains dans le Nord"
► Dossier *L'intégration locale, un trou de mémoire*, n° 1192, novembre 1995

